Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 58 (1949)
Heft: 4

Artikel: Dettes de guerre : destins de paix...
Autor: Thomas, M.-M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-549413

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

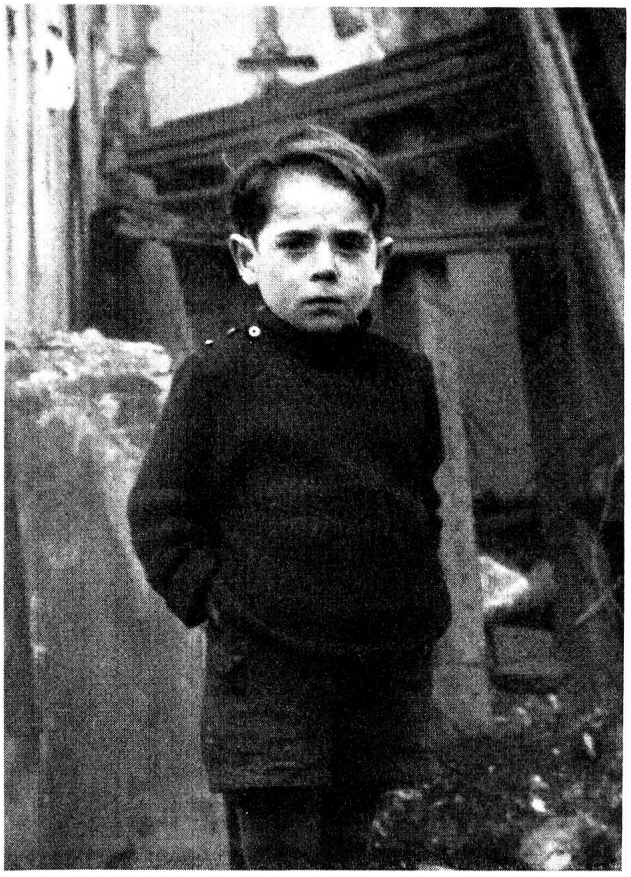
Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dettes de guerre Destins de paix...



PAR

M.-M. THOMAS

Dans la «drôle de paix» que nous vivons, je pense à ces enfants qui continuent de subir et de payer le lourd héritage de la guerre et de ses suites. Ces enfants perdus d'une Europe meurtrie. Nous avons trop fait nôtre leur angoisse pour lui échapper désormais. Je vois et revois ces regards. Je reçois, lis et relis ces lettres. J'écoute jour et nuit ces confidences. Je pense à ces coquilles géantes de nacre où nos grands-parents aimaient entendre bruire la mer. Le monde autour de nous est semblable à cette conque, il suffit d'écouter son murmure, on n'échappe plus à sa hantise. C'est la voix de la misère du monde, de son flux et son reflux, la lente, l'inlassable plainte de ses enfants perdus...

J'ai pu, depuis trois ans bientôt, courir l'Europe de nouveau. D'une mer à l'autre et au long surtout de ses cinq fleuves majeurs — le Rhône, la Loire, le Rhin, le Danube et le Pô. Ces cinq fleuves qui départagent et irriguent selon la géographie et selon l'histoire les territoires de nos voisinages. Ces cinq fleuves comme les cinq rayons de l'étoile qui sont le destin de chair et d'esprit de notre monde à nous, ces cinq fleuves nés de nous ou si proches de nous.

Au sortir de cette guerre qui, pour nous, avait été cette longue immobilité dans nos étroites limites de rocs, de pâturages et d'arbres, nous avions un tel besoin de retrouver d'autres terres. Nous avions faim de ces horizons plus vastes, soif de ces amitiés de cœur ou d'esprit. Besoin de retrouver le cours descendant des fleuves de l'Europe et le cours ascendant de leurs génies.

*

Nous avons retrouvé tout cela. Nous l'avons à peine reconnu. Ce que l'on nous avait dit ou montré de la guerre par l'image, l'écrit ou la parole, ce que les convois navrants d'enfants, de blessés et de prisonniers nous avaient témoigné des malheurs abattus sur le monde. Ce que nous en avions vu, même, à nos frontières, en en cueillant les épaves au gré de ses flux et ses reflux, rien de cela n'avait suffi à vaincre assez les frontières de nos cœurs ni de nos raisons. C'est en descendant les cinq fleuves que nous avons pu voir. Voir et toucher ces ruines.

Voir cet Arles ou ce Berlin, ce Budapest ou ce Nantes, ce Vienne, ce Brest ou ce Rimini. Ce Cologne ou ce Gênes, ce Rouen, ce Brême, ce Milan ou cet Hambourg. Ou ces menus villages de Normandie, de Provence, des Abruzzes, de la Saxe, de la Calabre, de l'Alsace, de la Styrie ou des Vosges.

L'Europe vêtue de ruines. Tout au long des cinq fleuves et sur tous les styles, les langues et les génies de l'Europe il y avait cet uniforme manteau de ruines. La guerre avait simplifié le

visage de l'Europe. Les villes et les provinces avaient revêtu le «battle-dress» comme l'avaient fait les hommes. De la Mer du Nord à la Méditerranée et de l'Atlantique Nord à l'Adriatique. Ces millions de carcasses anonymes effondrées par les bombes et vidées par les flammes avaient été jadis des maisons, des palais, des églises, des hôpitaux. Elles avaient été des images diverses et riches de France, d'Allemagne, d'Italie, de Hongrie ou d'Autriche. Il ne restait partout que ces visions anonymes et monotones de ruines partout semblables, de rues défoncées et de carcasses sinistres. L'incendie et le temps avaient donné même patine sordide à la brique, à la pierre, au béton, au marbre et au fer. Les lumières les plus riches du sud ou les plus délicates du nord n'avaient plus de prise sur elles. L'été soulevait sur toute l'Europe la même poussière née de semblables et sordides ruisselets de boues vers toutes les rues et vers toutes les places des villes d'antan. Une horrible et monstrueuse uniformité s'était abattue sur l'Europe, ses foyers et ses hommes.

Quand je repense à ces voyages proches ou lointains c'est l'image maîtresse qui m'en demeure, l'image cruellement anonyme et semblable.

Berlin, ce jour d'hiver, et les interminables filets de sa boue jaune glissant de chaque ruine, dans l'Ouest comme dans l'Est, tout au long d'Unter den Linden comme de la Friedrichstrasse, des décombres de la Nouvelle Chancellerie comme de ceux de la Gedächtniskirche.

Brest, cet après-midi d'été, Brest rasé à même le sol, où les collines semblaient des têtes monstrueuses de forçats et que couvrait une poussière désespérante et sèche.

La boue gris-taupe de Budapest, voici quelques jours à peine, — la brume cachait les demeures, les glaces et le cours du Danube, la boue seule semblait vivante dans la grand'ville magnifique d'antan.

Cet autre été, la vue, soudain, de ce qui avait été une ville, une montagne, une forêt et un haut monastère, le désert uniforme et jaune du Mont-Cassin où l'on retirait encore des déblais descendus de la montagne, des chars blindés entiers et les squelettes vêtus de loques des équipages.

Cet autre hiver, ce vent terrible qui soufflait sur Vienne un océan de poussière chargée de miasmes et de mort et faisait s'abattre à grands craquements des façades entières et creuses.

Ou ces abris souterrains et terribles de Hanovre, une nuit, pataugeant dans la boue froide, avançant à peine dans l'épaisse atmosphère entre ces centaines d'êtres humains qui vivaient là...

*

Je pense aux enfants morts par millions sous ces ruines et dont les maigres os depuis longtemps sont retournés aux poussières.

Je pense à ces millions d'autres qui vivent et hantent ces ruines. Aux enfants perdus, nés dans ces ruines et de ces ruines. Ces millions d'enfants qui emporteront avec eux dans la vie, pour souvenir de leur enfance, pour leur bagage d'homme, les visions de ces ruines, de ces boues, de ces poussières. Ces millions d'enfants qui n'imaginent pas que le destin des villes soit autre que celui d'être des ruines. Je pense aux mutilés, aux terrifiés, à ceux dont la chair ou l'esprit resteront leur vie durant marqués par leur enfance. Je pense aux orphelins, aux errants, aux sans-foyer, aux sans-nom, aux sans-patrie, aux sans-métier. Ces millions d'enfants nés des ruines et avec elles et qui seront, dans trente ans, l'Europe de demain, ses élites, ses cadres et ses masses.

Dette de guerre. Dette de guerre qui pour n'être inscrite à nul grand-livre de nos comptes, à nul Livre gris, blanc, jaune ni rouge des Chancelleries, à nul jugement de juge à toge, toque et rabat, reste celle impitoyable de tous et de chacun. Celle où chacun garde sa part et son devoir. Notre dette envers cette Europe de demain dont ces enfants seront les hommes...

Cette Europe sera ce que seront ses hommes de demain. Mais ces hommes ne seront-ils pas tels que nous les aurons aidés à être, à vivre, à renaître, à connaître un héritage qui ne soit pas que ruines, poussières et boues?

Dette de guerre. Acquitter cette dette de guerre, c'est préparer peut-être des destins de paix. Pour nos propres enfants en même temps que pour ces millions d'enfants perdus du monde, si nous savons les aider à revivre, et à espérer.

*

Je revois ces enfants connus, cueillis, au hasard des routes et des chemins. Ceux qui écrivent, en français, en allemand, en italien, des mots informes et touchants — de cette terrible écriture crispée, sautante, à l'image bouleversée de leurs vies et de leurs aventures. Ceux qu'on n'a connus que de quelques mots ou parfois d'un regard.

Je pense à ces vagabonds, une nuit, dans une station ouverte à tous les vents de l'U-Bahn berlinois. Presque nus en leurs haillons, mais leurs regards et leurs propos quêtaient la confiance plus encore que les cigarettes que je leur donnais.

Ce sciuscia de Florence, un jour, qui me confia d'un geste, quand je passai près de lui, sa caissette de camelot, pour poursuivre un voleur, et qui me remercia courtoisement d'avoir monté la garde, le voleur pris et corrigé.

Cet enfant perdu, mutilé, sur le quai ruiné d'Arles, un soir.

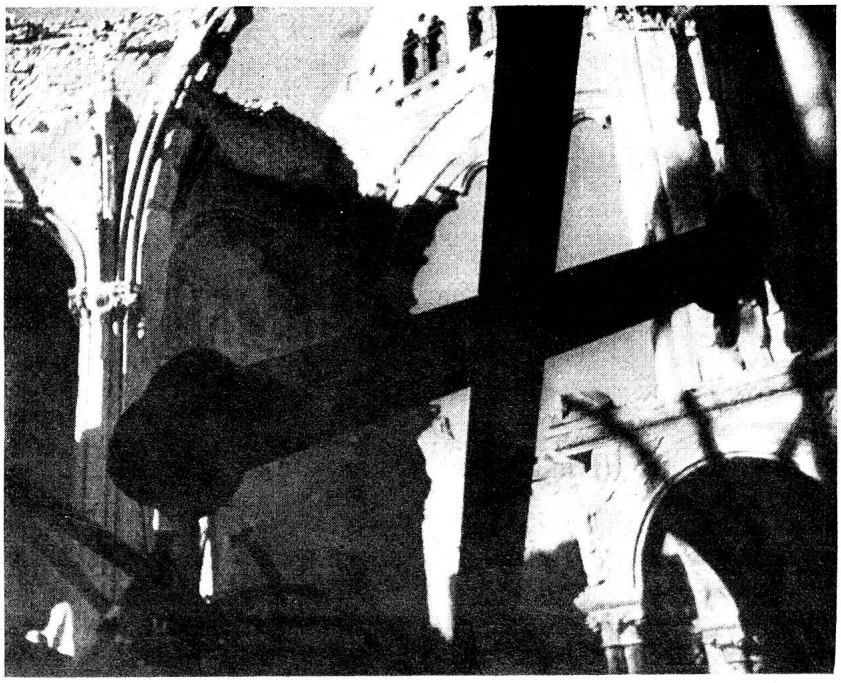
Cet écolier d'un village des Apennins, un autre jour, qui vint me dire, pour un sourire, qu'il aimait la Suisse.

Cet enfant de Hongrie, cet autre de Vienne, cet autre de Hanovre, ou celui-ci de Brême encore. Toute cette extraordinaire pitié du monde et qu'un sourire réchauffe. Toute cette terrible pitié du monde, assoiffée de tant d'amour et que si peu d'amour illumine. Ces isolés à l'abandon du monde et qui seront, demain, le monde... Ce n'est pas avec des fonctionnaires ni des charités de fonctionnaires qu'on les rendra à eux-mêmes et à la vie. Combien de Saints Vincent de Paul il faudrait tout au long des cinq fleuves pour leur rendre le sourire, et l'espérance avec l'amour...

Je pense alors à ces hommes, à ces femmes, qui se sont penchés chacun, dans son pays et selon son destin, vers ces enfants perdus. Ces humbles, ces anonymes, ces fous aux yeux du monde, mais pour qui la vie n'eut plus qu'un but et qu'un sens parce qu'ils avaient lu, un jour, dans le regard d'un enfant perdu. J'en connais en France comme en Hongrie, en Italie comme en Allemagne. Des prêtres catholiques et des diaconesses protestantes, des évangélistes et des soldats meurtris par la guerre, d'aucuns que tout avait préparé à cet apostolat, d'autres que tout semblait en écarter et qui l'ont appris, et qui l'apprennent encore.

Je pense à ces îlots minuscules d'amour surgis ici ou là tout au long des cinq fleuves, au hasard d'un homme ou d'une femme, d'une rencontre ou d'un accueil, sur cette Europe de poussières, de ruines et de boues. Gödöllö, Silvi Marina, Otthon, Remenyseg, Rayons de Soleil de Cannes ou de Saint-Etienne du Grés, petits Chanteurs de la Bohème émigrés à Genève, San Giovanni di Fiore de Calabre ou Ker-Goat de Bretagne. Ceux-ci que je sais et cent que j'ignore en Autriche, en Italie, en France comme en Hongrie ou dans les Allemagnes.

Je pense à ces Chantiers d'espérance des grands'villes ou des pleins champs, des rivages des mers ou des grottes des montagnes. Chantiers-foyers, chantiers d'hommes et de femmes. Ceux où peut-être s'amorce le destin du monde de demain, ceux où s'amorcent peut-être, mais là seulement, des destins de paix.

Et je pense qu'en aidant chacun d'eux à se réaliser, à se réaliser pleinement et selon que l'a conçu celui qui l'a créé et voulu, alors nous payerons une petite part de notre dette de guerre et aiderons seulement, nous aussi, à ces destins de paix. Pour que d'autres îlots naissent ensuite et à leur tour. Pour que ces îlots, tous ensemble, redeviennent un jour la terre ferme et le sol stable où les enfants perdus d'aujourd'hui, demain, pourront vivre en hommes et d'un haut héritage.

M.-M. Thomas.